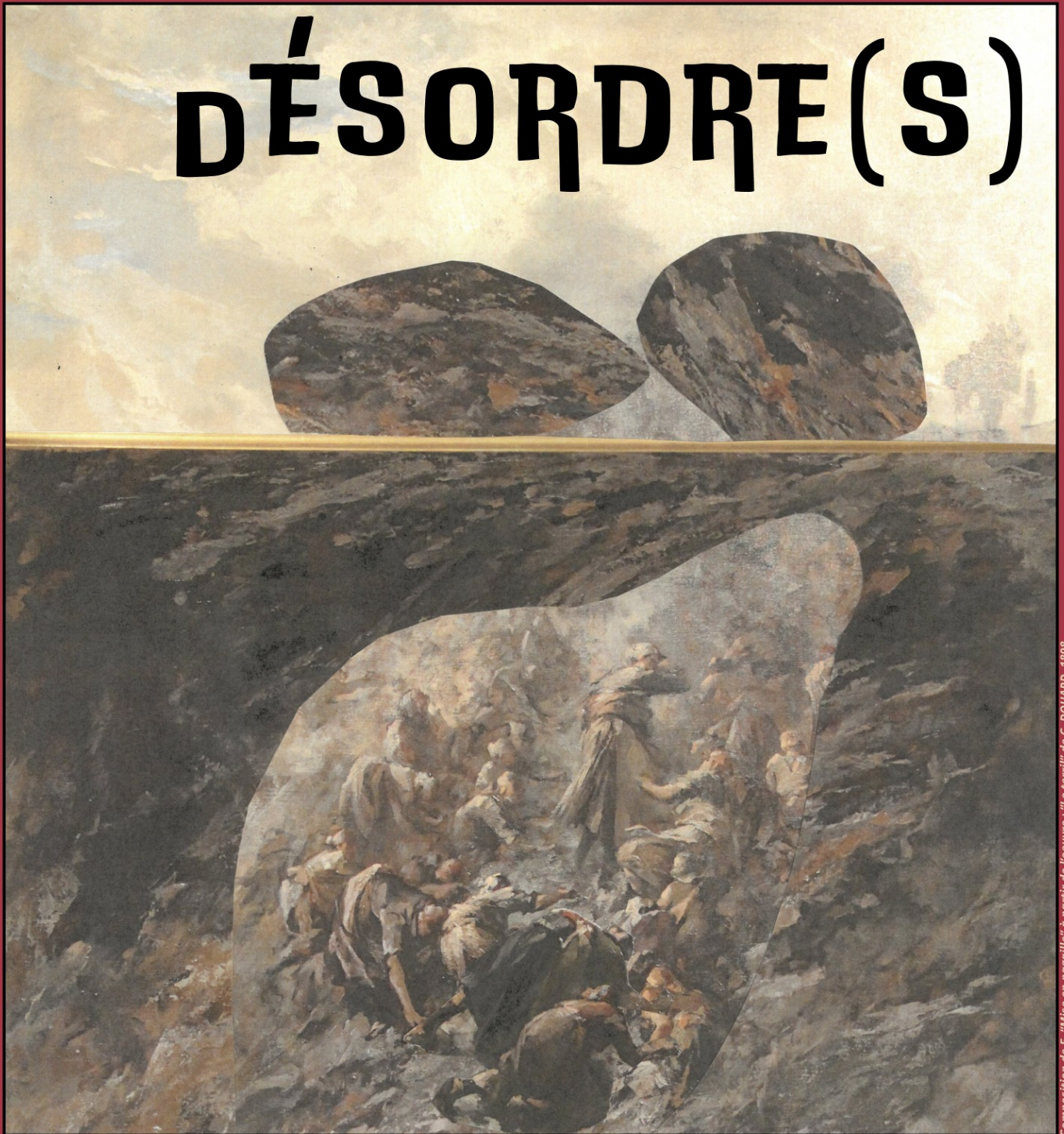


EXPOSITION

DÉSORDRE(S)



Composition de E. "Mise en pagaille" à partir de l'œuvre : "Le terrier" de C. DOUARD, 1898.

du 27 mai au 18 juin 2026

L'exposition est accessible du mercredi 27 mai au jeudi 18 juin à l'Espace Rencontres de la bibliothèque George Orwell de la Cité Miroir. Vernissage le mardi 26 mai 18h-20h30.

Horaires : du lundi au vendredi 9h à 18h | Samedi 10h à 18h | Dimanche 13h à 18h. Accès GRATUIT et l'entrée est libre.

Pour les visites guidées, entre le 27 mai et le 12 juin, une réservation est nécessaire auprès de stephanie.franck@philocite.eu

philocité

avec le soutien de



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

LA CITE MIROIR
SAUVENIÈRE

Territoires
de
la
Mémoire

« Ordre » et « désordre »

Les usages des mots dans le langage courant sont éclairants pour en comprendre le sens. En effet, les mots n'acquièrent une signification que dans le contexte où ils sont employés. Nous commencerons ici par trois usages du mot « ordre », qui renverront à trois significations différentes pour nous aider à appréhender la nouvelle thématique des ateliers philo-laboratoires de cette année : « (Dés)ordre(s) ».

Dans un premier temps, demandons-nous quand nous utilisons les expressions « **mettre de l'ordre** », « **de premier ordre** », « **l'ordre du jour** », et pour dire quoi au fond ? Ces expressions renvoient à un désir d'*organisation du monde ou d'ordonnement de la complexité du réel*. Ce désir suppose une méthode avec des critères de classement (par exemple, du plus important au plus insignifiant, du début jusqu'à la fin...). Ce désir méthodique est celui de toute forme de *connaissance* et de *savoir*. Dans la tradition philosophique et mythologique occidentale, l'ordre prétend réduire le chaos originel de la création du monde. Il s'agit de bien ordonner le désordre premier. L'ordre consiste alors en une décomposition du mélémélo initial en phénomènes élémentaires, de relever la contingence ou la nécessité de leurs rapports, de varier les classements, de les hiérarchiser, de chercher à en dégager des règles de fonctionnement afin de voir si leur organisation poursuit un dessein, une direction qui donnerait un sens à l'ensemble.

Dans un deuxième temps, envisageons l'usage des expressions « **rentrer dans l'ordre** » et « **l'ordre établi** ». Ici l'ordre renvoie à un désir d'*agencement normatif*. Le monde est rangé selon un système de conventions, de normes ou d'habitudes. Cet agencement correspond à ce qui se fait, à un système en place quelque part, à une époque donnée. Ces normes sont apprises et appropriées. Elles sont soutenues par des institutions plus ou moins formelles, dont les règles déterminent quel comportement ou procédure vaut comme correct. Le système tient avec un certain degré de fixité dans sa structure jusqu'à ce qu'on en décide autrement, « **jusqu'à nouvel ordre** ».

Dans un troisième temps, remarquons l'usage des expressions « **aux ordres de** », « **mot d'ordre** », « **l'ordre public** », ou les « **forces de l'ordre** ». Il évoque un désir de *pouvoir*. Des institutions de l'ordre établi maintiennent les structures de pouvoir en place afin d'assurer, par exemple, la paix sociale et la sécurité collective d'une société. Ceux et celles qui ont l'autorité ou le pouvoir de tenir cet ordre (« **les tenants de l'ordre** ») ont des privilèges, peuvent faire obéir les autres et justifient, par toutes sortes de pratiques, leur domination.

L'organisation propre d'un système, sa logique normative et impérative, autrement dit « **l'ordre des choses** », est toujours bien conjoncturel, lié à un espace et un temps donné. Même si nous pouvons constater une causalité entre des phénomènes (naturels, sociaux...), un déterminisme, des mécanismes, des raisons, des habitudes, les manières de « faire sens » sont multiples et construites socialement.

Voyons maintenant les significations du mot « désordre » Elles se trouvent également dans l'usage d'expressions comme « **désordre ambiant** », « **désordre mental** », « **mettre en désordre** » ou encore « **semer le désordre** ». Toutes ces expressions renvoient à un désir de *perturbation* voire de *négation* de l'ordre avec son lot de synonymes. Le désordre est généralement envisagé comme une *absence* ou un *manque* d'ordre. Il ne semble avoir de valeur qu'en rapport à l'ordre qu'il vient bousculer.

Selon les trois usages du mot « ordre » que nous avons relevés, « le désordre » est conçu comme une absence, un manque ou une négation : d'organisation interne à un système (bazar, pagaille, dérangement, bric-à-brac, capharnaüm, cacophonie,...) ; de normes fixes (trouble, déséquilibre, confusion, désorientation, dérèglement, désintégration, incohérence, débauche...) ; et enfin, de pouvoir (trouble, agitation, indiscipline, déstabilisation, soulèvement, subversion, émeute, révolte, chaos, anarchie...).

La fécondité du désordre

Et si nous pensions l'ordre et le désordre autrement ? Et si le désordre était envisagé depuis les créations qu'il ouvre plutôt que par la négation et le manque d'ordre ? Nous pourrions alors envisager le désordre comme un champ de possibilités, un désordre générateur plutôt que destructeur. Le désordre n'est pas un échec de la mise en ordre, ni une absence d'ordre. L'ordre se constitue sans cesse aux confins du désordre dans un système dynamique. « Le désordre est simplement l'ordre que nous ne cherchons pas » disait Henri Bergson¹.

Et si le désordre était pensé plutôt depuis les problèmes que l'ordre pose ? Par exemple, si l'ordre organise et sécurise certains d'entre nous, il en désorganise et insécurise d'autres. L'ordre (dé)limite, (dé)classe de sorte qu'il marginalise certains modes d'existence, certaines manières de faire. L'ordre fait obéir, il peut aussi générer et perpétuer des injustices. L'ordre simplifie le complexe. L'ordre fige. N'y a-t-il pas dans le désordre une réorganisation, un nouvel équilibre, un mode d'existence créatif et libre de toute sujétion ? À quoi ressemblerait un désordre générateur et créatif ?

¹BERGSON H., *La pensée et le mouvant*, pp. 108-109, 1938, ed. Presses Universitaires de France, consultable sur la bibliothèque libre wikisource à l'adresse suivante : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Pens%C3%A9e_et_le_mouvant/Le_Possible_et_le_r%C3%A9el.

L'artiste comme le philosophe mettent en turbulences, en crises et font avec les désordres des ouvertures, un champ de possibilités producteur plutôt que destructeur. Dans les ateliers philo-laboratoires, nous avons cherché à mettre en évidence le caractère indispensable du désordre dans la mise en mouvement du monde tant au niveau de sa mise en récits (comment le désordre est-il mis en scène ? Qu'est-ce qui est dit à son propos ?) que de sa mise en pratiques (quelles sont les actions qui accompagnent le désordre ?).

La mise en récits de l'ordre et du désordre

Nous avons cherché au sein des ateliers à questionner les récits de mise en ordre du monde, en suspendant, critiquant et déconstruisant les divisions habituellement convenues (l'humain et le non-humain, le masculin et le féminin, le permis et l'interdit...). Alors que la raison ordonne d'une certaine façon, le récit propose d'autres façons de faire.

De nombreux récits culturels (anthropologiques, folkloriques, politiques, scientifiques, littéraires) mettent en scène le combat des forces contraires de l'ordre et du désordre qui se disputent le monde. À toutes les époques les figures du désordre sont nombreuses dans les productions culturelles : des personnages carnavalesques, des rebelles anonymes ou non, certains politiciens ou autres fripons... Ces figures de déstabilisation ont pour mission d'« imposer la démesure insensée à l'ordre gouverné par la raison. Elles introduisent la confusion dans l'ordonnement des codes et la condition des êtres. Elles incarnent le mouvement et l'échappée des cadres sociaux »². Nous nous sommes demandés dans nos ateliers philo-laboratoires quelles figures (héroïques ou discrètes) incarnent aujourd'hui le désordre. À quelles conditions ces figures du désordre sont-elles transgressives, mais aussi génératrices de luttes collectives ? Nous aident-elles à nous déprendre de formes d'oppression, de pouvoirs contestables, de domination ?

La dualité de l'ordre et du désordre sert politiquement « l'ordre établi ». On peut observer dans les discours politiques un affrontement rhétorique pour conserver ou renverser le pouvoir : le clan de l'ordre, raisonnable accuse l'opposition de faire du désordre, de l'instabilité³. Mais qui peut instituer ce qu'on appelle « ordre » et nommer « désordre » ce qui y déroge ? Qui peut exercer une violence légitime (qu'on appelle « maintien de l'ordre ») et qui ne peut pas (qu'on nomme « menace à l'ordre public ») ? Qui met de l'ordre dans la famille, la classe, la cité, le monde ? Qui rappelle à l'ordre ? Qui crée et sème du désordre dans la famille, la classe, la cité, le monde ?

² Dossier d'exposition « les maîtres du désordre ». Exposition au musée du Quai Branly du 11-04-2012 au 29-06-2012, Paris.

³ Voir la chronique linguistique de Laélia Veron sur France Inter : <https://www.youtube.com/watch?v=vNKKoZPYgQc>

Quelles sont les places qu'occupent l'ordre et le désordre dans nos imaginaires ? Quels récits et quelles œuvres sont nécessaires pour entretenir le désordre, pour lutter contre un ordre figé ? Quelles utopies ? Quelles œuvres d'art ? Quelles manières de faire les luttes ? Pourquoi et comment déconstruire l'ordre ? Avons-nous aujourd'hui une culture des luttes ?

Les pratiques de l'ordre et du désordre

Les actions pour faire et défaire le désordre sont riches de réflexions. Comment le désordre apparaît-il ? D'où vient-il ? Comment tient-il ?

Les stratégies du désordre sont multiples (jouer, caviarder, désobéir, lutter, conjurer, inverser, subvertir, se révolter, manifester...), celle de l'ordre aussi (punir, obéir, se conformer, éduquer...).

À quel moment adoptons-nous ces stratégies ? Et pourquoi ? Y réfléchissons-nous collectivement ?

La localisation spatiale des pratiques d'ordre et de désordre, et les espaces que ces pratiques composent méritent d'être observés. Où sont l'ordre et le désordre ? Quelles sont les pratiques admises de rangement et de dérangement ? Qui range l'espace ? Qui l'occupe et comment ? Qui a décidé de cet ordre ? Désordonne-t-on une école comme on désordonne une classe ou un hôpital ? Y a-t-il des lieux où plus d'ordre ou un autre ordre est souhaitable ? Des lieux où plus de désordre serait souhaitable ?

Peut-on vivre dans la tension même entre l'ordre et le désordre ?

Le grand désordre

Ce n'est pas si simple de représenter un grand désordre. On est vite confronté à des concepts différents pour y penser : l'accumulation, la contestation, le dérangement, le grouillement ou encore l'incohérence. Et quand il s'agit de le dessiner, les choses se compliquent encore. Il faut réussir à dessiner un désordre désorganisé sans reproduire, du coup, les lignes de démarcation habituelles qu'on fait sur un plan...

Réalisera-t-on un classement qui se désorganise ? Dessinera-t-on un tas de choses disparates avec un vide tout autour ou des couches qui emplissent tout l'espace ? Préférera-t-on un grand « scraboudja » ? Quelle place occupera le désordre sur la feuille ? Doit-on maintenir un haut et un bas ? Un ciel et un sol ? Est-il possible de le circonscrire quelque part, comme dans une pièce ou sous un lit ? Mais peut-être est-ce l'endroit en question qui décide du type de désordre qui peut s'y épanouir ? À ce moment-là, on ne trouverait pas le même désordre dans le frigo ou au jardin. Quel désordre représenter pour que ce soit le plus grand des désordres ?

De quoi sera-t-il fait ? D'objets, de végétaux, d'humains, tous mélangés ? Et puis ce grand désordre serait-il sale, cassé, confus, rempli... ?

Les enfants de 3^e année maternelle de l'école des Érables, de 1^e année primaire de l'école Bonne Nouvelle et de l'école Saint-Martin d'Assesse se sont confrontés à ces difficultés. Pour les aider à représenter le plus grand des désordres, nous avons lu des histoires qui le mettaient en scène. Dans certaines, le désordre s'apparentait à un grand tas, une quantité de choses à graver, à dompter, à organiser. Là c'est l'idéal de maîtrise qui se raconte. Dans d'autres, le désordre est incarné par un monstre qui terrifie ou qui embête et avec lequel il faut jouer pour ne pas tomber sous ses ordres. Pour d'autres encore, le désordre est vivant, habité par de joyeuses bestioles qui accompagnent l'existence des habitants pour les sortir de leur monotonie. Tour à tour les enfants ont été amenés à concevoir le désordre comme désorganisation, dérangement, mais aussi comme contestation et enfin espace de vie et de création. C'est que certains enfants aiment par-dessus tout le désordre. « Le désordre, c'est fiesta, fête à gogo. », clament-ils.

À partir des livres suivants : CROWTHER K., *Le grand désordre*, Seuil Jeunesse, 2005 – Favart N., *Tibor et le monstre du désordre*, Versant Sud Jeunesse, 2018 – POUSSIER A., *Comment ranger sa chambre en 7 jours seulement*, L'école des loisirs, 2019 – COLOT M. ET ROGIER F., *Toute une montagne*, A pas de loups, 2024 – GLOUX P. ET ZIADÉ L., *Lola cartable*, Rouergue, 1996.

Des carnets des enfants de maternelle accompagnent cette installation.

Mon imagier après le désordre

Travailler le rapport des enfants, comme des adultes, aux images permet de questionner leur rapport au monde. C'est d'ailleurs le principe général des imagiers : proposer à chaque lecteur de composer son cheminement à l'intérieur d'associations d'images et de réinventer non pas le monde, mais son monde propre. Les classifications ou les systèmes qui sont proposés par les auteurs assument une subjectivité. En cela, les imagiers sont des exercices de pensée.

Les imagiers s'affichent comme le miroir d'une certaine organisation du monde. Ils réunissent en doubles-pages des images, et les mots correspondants, d'objets, animaux, aliments... rangés selon des critères spécifiques. Au fil des pages, ces critères dessinent un autre rapport d'assemblage de ce qui compte. Par exemple, l'imagier de Bernadette Gervais « Des trucs comme ci, des trucs comme ça » rassemblent des trucs disparates sous des catégories inhabituelles (ce qui pince, ce qui pique, ce qui pue, ce qui s'ouvre...), loin des classements ordinaires (les insectes, les objets, les légumes...). En le lisant, on ne pense plus depuis la nature des choses, mais depuis ce qu'elles savent faire.

À notre tour, nous nous sommes entraînés à lire des imagiers en vue de produire un système d'organisation du monde avec ses classements propres pour problématiser l'ordre et le désordre. Avec les enfants de 1^e et 2^e année primaire de l'école des Érables et les adultes primo arrivants de l'association « Aide aux Personnes Déplacées », nous avons créé un imagier « après le désordre », sur le modèle de « mon imagier après la tempête » d'Eric Veillé.

Sur la page de gauche, un imagier habituel avec une organisation attendue de ce qu'on trouve dans une situation donnée (par exemples, à la mer, au bureau, dans le jardin ou la chambre...). Sur la page de droite, un résultat « après la tempête ». Nous étions invités à observer comment l'auteur rendait compte du passage de la tempête pour nous en inspirer, et, inventer de multiples stratégies de mise en désordre : mettre à l'envers, introduire du tumulte, de la confusion, de l'instabilité ou du chaos, aller dans une autre direction, décomposer, déranger, mélanger, mettre en bazar, hybrider, trier autrement, se bagarrer, se révolter, détruire ou encore salir.

Si on suit les propositions picturales des enfants et adultes, on peut voir qu'une ville « après le désordre » est détruite. Mais on pourrait se demander comment la désordonner autrement. Par exemples en la mettant à l'envers ou en la mélangeant. On peut voir qu'une classe « après le désordre » est dérangée. Et si on la disposait autrement ou si on la salissait, serait-ce encore d'autres formes de désordre que nous produirions ?

À partir des livres suivants : ESTELLON P., *L'imagier des couleurs de la nature*, Les Grandes Personnes, 2020 – GERVAIS B., *Des trucs comme ci, des trucs comme ça*, Les Grandes Personnes, 2021 – GERVAIS B., *Mes saisons*, Les Grandes personnes, 2023 – VEILLÉ E., *Mon imagier après la tempête*, Actes Sud, 2014.

Quelques carnets des enfants de primaire accompagnent cette installation.

Les lieux du désordre

À l'école, à l'hôpital, l'exigence de rendre possible la vie collective, les apprentissages, les soins, etc., font régner l'ordre et la discipline... et bien sûr, par contrecoup, du désordre à foison.). Nous avons voulu y regarder de plus près. Où se trouve précisément l'ordre à l'école ou à l'hôpital ? Où constatons-nous du désordre ? Et peut-être plus intéressant encore : pouvons-nous repérer des lieux où nous ne pouvons pas nous mettre d'accord sur le fait de savoir s'ils sont ordonnés ou pas ? Des lieux où l'on constaterait aussi que l'ordre voulu par certains ne convient pas à d'autres ?

Pour pouvoir observer les lieux du désordre au sein de leur institution scolaire, les enfants et adolescents ont utilisé deux méthodes différentes à partir de l'arpentage de photos qu'ils avaient eux-mêmes prises. Les enfants de l'école primaire Saint-Martin d'Assesse ont retravaillé les photos graphiquement à l'aide de marqueurs permanents sur plexiglas pour mettre en évidence l'ordre ou le désordre que les images mettent en scène. Le désordre n'est pas toujours là où on l'attend : les enfants le perçoivent dans le bureau de la directrice (entourées de papiers épars) ou encore dans les armoires de la classe (où l'enseignante dépose pêle-mêle son matériel). Les adolescents de l'IPES de Seraing ont voulu quant à eux montrer par le légendage de leurs photographies qu'un même endroit pouvait servir bien des usages différents... : L'écart qui apparaît dans ces légendes est celui qui sépare l'usage du lieu que l'ordre prescrit et l'usage que les élèves en font réellement. Par exemple, la salle des ordinateurs doit être un lieu d'études, mais elle est généralement un lieu de jeux en ligne...

Quant à l'hôpital, les jeunes de l'école en Couleurs et l'Entre-2 de l'hôpital du Mont Lévia ont voulu montrer, en photographies, des zones ordonnées et délimitées de jeux pour les enfants et les zones désordonnées du matériel d'école pour les professeurs, la place attribuée aux patients ou aux soignants, mais aussi que ce n'est pas « dans l'ordre des choses » que certains patients se retrouvent là.

Se rendre sensible à la spatialité de l'ordre et du désordre dans des institutions, c'est aussi mettre en évidence le travail (quotidien) nécessaire pour maintenir un ordre dans un lieu comme celui l'école ou l'hôpital : rangement, nettoyage, tri... Qui a rangé ces bottes bien alignées ? Qui range les chaises roulantes ? Qui a laissé la poubelle au milieu du couloir ? Et pour quelles raisons ? Pour pouvoir s'essayer à ce changement de perspectives, nous avons lu l'album *Une histoire à quatre voix* d'Anthony Browne : face à un même lieu, à une même scène, qu'est-ce que les différents acteurs (élèves de différentes classes, institutrices, directrice, responsables de l'entretien et du ménage, homme à tout faire...) pourraient raconter de ce qui s'y passe ?

À partir de l'album : BROWNE A., *Une histoire à quatre voix*, l'école des loisirs, 1998.

Seraing, en ordre et en désordre

Penser nos territoires et nos espaces, c'est donc aussi s'interroger sur ce qui fait ordre et désordre dans les lieux que nous fréquentons. En effet, nos espaces sont façonnés – souvent depuis des siècles – par une histoire, par des usages mais peuvent aussi être détruits et réaménagés pour correspondre à un nouvel ordre, à des projets d'avenir.

En région liégeoise, un territoire emblématique de notre histoire collective est en train d'être ré-ordonné. En effet, Seraing, ville historique et célèbre pour son passé industriel mène une réflexion sur la mémoire du lieu. Que gardons-nous de ce passé industriel ? Quel genre d'histoire voulons-nous consigner, entretenir, transmettre ?

« Seraing, quinze heures, le seize décembre 2016. Un bruit sourd retentit perceptible depuis le centre-ville de Liège situé à quelque sept kilomètres. Sous le regard de plusieurs centaines de personnes maintenues à distance, le Haut-Fourneau 6 de Seraing vient de tomber dans un grand fracas de poussière. Mines graves, [...]. Que représente ce moment pour ceux qui sont venus au chevet de ce monstre d'acier ? Ou pour d'autres qui y assistent en direct depuis la lucarne de leur ordinateur ? Une prouesse d'artificier ? Un spectacle un peu morbide ? Le soulagement de voir disparaître une ruine qui tache ? Pour beaucoup, c'est un jour sombre, la fin véritable de l'histoire de l'acier et la disparition du repère le plus familier de leur environnement. Symbole ambivalent de l'épopée sidérurgique, il cristallise tant la fierté d'une région qui s'est développée par la maîtrise de ces outils gigantesques et le savoir-faire de ses ouvriers, que la rancœur nourrie par les sacrifices et la perte de milliers d'emplois »⁴

⁴COLLECTIF D'AUTEURS, « Vive les hauts-fourneaux ! Vers la reconnaissance du patrimoine sidérurgique en Wallonie », Dérivations Urbagora, 2017, p.21.

Chaque lieu garde des traces de son histoire mais comment en garder la mémoire, une mémoire vivante ? Consigner l'histoire d'une ville au passé industriel est loin d'être simple. En fonction de qui parle, l'histoire ne sera pas la même. Les hauts-fourneaux vus par un ingénieur ou vus par un fondeur seront des points de vue très différents et ne se rapporteront pas de la même manière au lieu. Depuis la fermeture des usines, les lieux sont désertés par ceux qui les rendaient vivants et qui nous donnaient à voir la complexité du réel. Il y a là un enjeu fort à garder pour mémoire un savoir complexe et incarné plutôt qu'un savoir fragmenté et sans substance.

Des élèves de première année secondaire de l'Institut Provincial de Seraing se sont essayés à cet exercice de mémoire. À la manière de John Dewey, les élèves ont mené une enquête sur leur territoire. Quels sont les lieux par lesquels nous passons et qui nous questionnent ? Que voudrions-nous savoir sur ce lieu ? Quel genre d'histoire voudrait-on raconter ?

Par un mouvement de zoom et de dé-zoom, nous avons entamé notre questionnement sur la ville de Seraing. Les élèves ont arpenté la ville à la recherche de traces d'histoire, de bouts de mémoire. Nous avons ensuite réalisé un travail d'organisation de ces traces en mobilisant l'outil cartographique. Les cartes sont des systèmes de représentation du monde, elles le structurent et nous donnent à voir ce faisant un certain rapport au monde. Sur une carte pré-existante de la ville, les élèves ont indiqué, consigné toutes sortes de fragments dignes d'intérêts. L'installation regroupe ainsi des fragments d'histoire sélectionnés et racontés par les élèves.

Enfin, notre enquête nous a amenés à questionner l'école. Qu'est-ce que vous avez envie de montrer de votre école ? Où y a-t-il le plus de désordre ? Y a-t-il des éléments qui sont détournés de leur usage à l'école ? Si vous deviez raconter l'histoire de votre temps à l'école, que raconteriez-vous ? La carte de Seraing est accompagnée de différentes photos de l'école symbolisant le désordre.

À partir des livres suivants : COLLECTIF D'AUTEURS, *Vive les hauts-fourneaux ! Vers la reconnaissance du patrimoine sidérurgique en Wallonie*, Dérivations Urbagora, 2017 – COLLECTIF D'AUTEURS, *La dernière coulée : le haut-fourneau 6 de Seraing*, Seraing pixels images, 2005 – PELISSIER I., *Zoom, L'école des loisirs*, 1993 – INNOCENTI R., *La maison*, Gallimard jeunesse, 2010 – ZWER N., REKACEWICZ P., *Cartographie radicale, explorations*, La découverte, 2022.

Quelques traces matérielles accompagnent la carte ainsi que des extraits sonores.

Mettre le monde « en bazar » à la manière d'Ursus Wehrli

« Tellement tentant de vouloir distribuer le monde entier selon un code unique ; une loi universelle régirait l'ensemble des phénomènes : deux hémisphères, cinq continents, masculin et féminin, animal et végétal, singulier pluriel, droite gauche, quatre saisons, cinq sens, six voyelles, sept jours, douze mois, vingt-six lettres.

Malheureusement ça ne marche pas, ça n'a même jamais commencé à marcher, ça ne marchera jamais.

N'empêche que l'on continuera encore longtemps à catégoriser tel ou tel animal selon qu'il a un nombre impair de doigts ou des cornes creuses. »

(G. PEREC⁵)

Les classements sont partout. À la bibliothèque, au musée, à l'hôpital, en « classe » justement (!), dans la cour de récréation, dans les encyclopédies ou sur un chantier... on assemble et on range par taille, âge, couleur, maladie, genre, importance, forme, lettre, fonction, « classe sociale »,... Ainsi les choses, les êtres humains et non humains, l'espace et le temps obéissent à un savant ordonnancement. La diversité du réel est découpée et organisée méthodiquement, scientifiquement. Mais la science n'est pas la seule à procéder par rangements. L'art aussi met en ordre. Chaque peinture obéit à des règles de composition stricte : un agencement de formes, de couleurs, de plans, de cadrages. L'artiste Ursus Wehrli, a créé le projet de *remettre de l'ordre dans l'art* en découpant des reproductions de tableaux célèbres et les réagénant dans un nouvel ordre : « Je voulais voir comment l'art – notamment l'art moderne –, qui s'inscrit par essence dans une quête de liberté, allait réagir si on lui appliquait soudain des règles. ».

Wehrli propose au spectateur de voir deux œuvres côte à côte : l'œuvre originale et son œuvre rangée. On peut alors s'amuser, avec les propositions de l'artiste, à questionner les critères de compositions d'une œuvre. Quelle est l'œuvre la plus rangée, la plus ordonnée ? Comment l'artiste la range-t-il autrement ? Peut-on s'amuser nous aussi à trouver des critères étonnants ou insolites pour mettre du bazar dans l'art ? Cet artiste pousse à l'absurde la folie du rangement et perturbe nos habitudes. En dérangeant des œuvres bien connues du grand public nous entrons dans un mouvement de réflexion plus large que celui qu'il applique à l'art : au fond cette mise en scène habituelle n'est pas le seul ordre possible. Et si tout en nous et en dehors de nous obéit à un rangement, quels sont ceux que nous pourrions/voudrions défaire ?

⁵ PEREC G., *Penser/classer, U. Un monde comme puzzle*, Points, 2020, p. 113

De quelle organisation s'accommode-t-on ? Laquelle pourrait-être construite autrement ? Et nous voilà reconduits, comme George Perec dans son livre *Penser/classer*, à une étude sociologique des systèmes de tri et d'ordre ordinaire au quotidien pour évaluer finement nos principes de classement.

Avec des publics très différents, nous poursuivions toujours le même objectif : réviser les classements en vigueur et découper le réel autrement pour tenter une autre organisation en mots ou en images. Mieux mesurer comment nos systèmes sont structurés et mieux cerner nos volontés de comprendre le monde (avec quels savoirs et quels effets de pouvoir). Au fond comprend-on mieux le monde quand on l'ordonne ? Ranger, oui, mais dans quel but et jusqu'où range-t-on ? « Devons-nous épiler « l'inépilable » ? Classer les êtres ? Ranger nos émotions en colonnes ? », disait encore Ursus Wehrli. Et quand tout sera rangé, que se passera-t-il alors ?

Nous avons mené l'enquête avec nos publics sur des lieux différents : une bibliothèque, une librairie, un musée, un hôpital, une gare. Nous avons voulu rendre visible les systèmes de tri, d'ordre en vigueur dans ces lieux et nous avons appliqué deux méthodes différentes. Soit nous avons réagencé différemment les espaces et avons photographié nos nouveaux classements, soit nous avons repris littéralement la proposition de « l'art en bazar » de Wehrli. Nous avons découpé des reproductions papier d'œuvres d'art ou de photos que nous avons produites. Nous avons bougé les personnages, les motifs, les traits du pinceau, les formes comme autant de pièces de puzzle. Nous avons essayé des combinaisons plus ou moins judicieuses, déplacé, reconstruit, en suivant rigoureusement un critère ou en nous laissant porter par l'intuition.

Vous verrez à cette exposition des photographies de nouveaux agencements de livres de la bibliothèque de Welkenraedt vus par les étudiants en DASPA de l'Institut Saint-Joseph de Welkenraedt ainsi que ceux imaginés à la librairie Entre-temps à Liège par des jeunes du Service Polaris de l'Hôpital du Petit Bourgogne.

Vous verrez aussi les œuvres en bazar de ces deux publics, ainsi que celles réalisées par les adultes primo-arrivants de l'association « Aide aux personnes déplacées » et les jeunes de l'école en Couleurs et l'Entre-2 de l'Hôpital Mont-Légia.

À partir des livres suivants : PEREC G., *Penser/classer*, Points, 2020 – BARMAN A., *Drôle d'encyclopédie animale*, Joie de Lire, Albums, 2013 – BARMAN A., *Drôle d'encyclopédie végétale*, Joie de Lire, Albums, 2018 – STEHR G. ET GLASAUER W., *Mais où est donc Ornica*, L'école des loisirs, 2002 – WEHRLI U., *L'art en bazar*, Milan, 2021 – WEHRLI U., *Photos en bazar*, Milan, 2013 – JEANMART G., *La manie de classer* dans *Imagine* n°119, janvier/février 2017, p.80-81.

Des textes et citations accompagnent cette installation.

Désordonner les lettres et les mots

« Notre parler a ses faiblesses et ses défauts, comme tout le reste.

La plupart des occasions des troubles du monde sont grammairiennes.

Nos procès ne naissent que du débat de l'interprétation des lois ; et la plupart des guerres, de cette impuissance de n'avoir su clairement exprimer les conventions et traités des princes »

(MONTAIGNE⁶)

« Au commencement du monde, la terre fut livrée à ses habitants avec un épais mode d'emploi ». C'est ainsi que commence le très bel album « l'invention du dictionnaire » de Frédéric Marais et de Jean Lecointre. Les habitants consultaient l'ouvrage pour connaître le sens des mots et l'usage des choses. Tout était bien rangé jusqu'au jour où une catastrophe arriva et le désordre fut total : les liens entre le sens des mots, leur usage et les choses étant disjoints, les conflits régnaient partout.

À quoi sert-il de mettre des mots sur des choses si ce n'est pour mieux éclairer la réalité d'une situation : ces mots sont-ils adéquats pour traduire ce qui s'y joue ? Ne faut-il pas pointer du doigt « les mots d'ordre » et combattre les mots du pouvoir pour montrer les choses qui n'attendent qu'à être vues et entendues ? Nommer sert à délimiter le champ du réel et des possibles. Les techniques de dépolitisation et de neutralisation de la réalité par l'utilisation des mots⁷ sont fréquentes et doivent être dénoncées. Par exemple, quand on dit « événement » au lieu de dire « massacre », on voit bien ce qu'on cherche à masquer de la réalité. La répétition des mots qui euphémisent, les mensonges, ne deviennent vérité que si l'on n'exerce plus son esprit critique.

Et l'esprit critique, cela se travaille. C'est ce que nous nous employons à faire dans nos ateliers philo-laboratoires. Avec les enfants de 4^e année de l'école primaire Bonne Nouvelle, nous avons travaillé à partir de « la fabrique des mots », un album qui raconte un pays où les mots sont achetés, avalés pour être prononcés. Quel mot peut dire l'amour que je ressens quand le mot « amour » est hors de prix et ne m'est pas disponible ? Qu'est-ce qui fait la valeur des mots ? Les mots qui valent cher sont-ils les mots importants, sensés, les mots du pouvoir, les mots généralement utilisés... ? Au fond, pourquoi a-t-on besoin des mots ? Nous avons réalisé des calligrammes avec les enfants pour catégoriser les mots et réfléchir à leur

⁶ MONTAIGNE M., *Essais*, Livre II, Chapitre 12, Pléiade, p. 589.

⁷ Nous pensons à la novlangue, système de censure qui mutile et supprime les mots et dont le but est de restreindre les limites de la pensée. Ce système est inventé par George Orwell dans sa contre-utopie, *1984*. Les techniques de dépolitisation du langage sont nombreuses (nouveaux mots, euphémisme...). On se référera à ce sujet à la revue *SOCIALTER*, *Manuel d'autodéfense intellectuelle*, Hors Série n° 16, Été 2023

sens, selon leur importance, leur pouvoir et leur utilité. Les enfants ont choisi d'évaluer selon quatre classements : les mots importants, les mots bon marché, les mots inutiles, les mots qui protègent. S'interroger sur la valeur des mots, c'est renouer avec une tradition philosophique où les mots ont de la valeur quand ils sont en prise directe avec le réel. Comme ce que nous disions en introduction de cette brochure, le sens des mots tient à l'usage qu'on en fait. « Un mot ne tombe pas du ciel, il est émis dans une circonstance précise, par une bouche singulière dont le propriétaire particulier occupe une position sociale d'où s'infère l'essentiel de ses positions politiques »⁸. L'album « Silencio » que nous avons lu avec ces mêmes enfants illustre autrement cette citation. Un roi ordonne à ses sujets de se taire et fait nommer son fils, Silencio, ministre du silence garant de la loi. La population se tait à son passage mais, dans son dos, elle parle et attend de reprendre le pouvoir.

Dans le court métrage *Hurlevent*, le vent s'engouffre dans les pages d'un livre jusqu'à distordre les lignes et les mots, en de multiples créatures alphabétiques. Les lettres s'assemblent et se décomposent au gré du vent. Dans le film, les langues du monde se voient personnifiées. « C'est d'une certaine façon comme une allégorie où l'on voit les alphabets, les langues et les cultures se construire et lutter avec hargne pour leurs survies », raconte Frédéric Doazan, le réalisateur de ce court métrage. C'est que les lettres sont au fond des figures, des signes, des dessins qui racontent le monde. Et il en existe de nombreuses sortes. En tant que signe isolé, chaque lettre correspond à une esthétique à laquelle les enfants étaient très sensibles (la simplicité du trait, la rondeur...).

Nous avons à notre tour avec les enfants découverts de nombreux alphabets. Des enfants en connaissent d'ailleurs plusieurs. Avec les lettres, ils ont composé des bestioles, qu'ils ont mises en scène et avec lesquelles ils ont raconté des histoires. Ces bestioles alphabétiques composent un joyeux bestiaire que vous pouvez recomposer à votre guise grâce à leur surface aimantée.

À partir des livres suivants : SOCIALTER, *Manuel d'autodéfense intellectuelle*, Hors Série n°16, Été 2023 – DE LESTRADE A. ET DOCAMPO V., *La fabrique des mots*, Alice Jeunesse, 2009 – ORWELL G., *1984*, Gallimard, 2020 – HERBAUTS A., *Silencio*, Duculot, 2005 – KONSTANTINOV V., *La grande histoire de l'écriture. De l'écriture cunéiforme aux emojis*, La joie de lire, 2021 – MARAIS F. ET LECOINTRE J., *L'invention du dictionnaire*, Les fourmis rouges, 2014 – AUTOBAHN ET WESTERA B., *Histoire de notre alphabet*, Circonflexe, 2018, et le court métrage français de FRÉDÉRIC DOAZAN, *Hurlevent*, 2018.

Des alphabets ainsi que des lettres accompagnent cette installation.

⁸ BEGAUDEAU F., *Deux ou trois choses sur les mots*, in Socialter, *Manuel d'autodéfense intellectuelle*, Hors Série n°16, Été 2023, p. 35

Désordonner les histoires

Les schémas narratifs, structures de toutes les histoires, permettent de les raconter « dans l'ordre ». Il y a d'abord la situation initiale, un élément déclencheur, des péripéties, un dénouement et enfin une situation finale. Pas question de modifier la structure sans risquer l'incohérence ! Mais c'est toujours la même histoire ! Même si les enfants sont conservateurs en matière d'histoires, « à un certain moment peut-être quand le petit chaperon rouge n'a plus grand-chose à leur dire, quand ils sont prêts à s'en séparer comme d'un vieux jouet épuisé par l'usage, ils acceptent que de l'histoire naisse la parodie, un peu parce que celle-ci entérine ce détachement, mais aussi parce que le nouveau point de vue renouvelle l'intérêt de l'histoire elle-même en la relançant sur d'autres rails »⁹.

Comment mettre des histoires en désordre ? Suffit-il de changer les étapes du récit de place, de commencer par la fin, d'habiller les personnages autrement... ? Avec les enfants de 3^e année maternelle de l'école des Érables, nous avons décidé d'embrouiller les histoires. Les enfants nous ont raconté l'histoire du petit chaperon rouge et nous avons cherché toutes les versions et adaptations différentes que nous connaissions de ce conte. Nous avons repéré quelques stratégies de variation, de perturbation, de mélange, de rectification, de renversement, de transformation... Et nous avons décidé de les appliquer à une autre histoire bien connue en littérature de jeunesse : *Les trois brigands* de TOMI UNGERER.

Les enfants ont découpé l'histoire en étapes et les ont redessinées. Puis ils ont choisi comment désordonner cette histoire-là. Avec eux, *Les trois brigands* sont devenus une toute autre histoire.

Avec des participants du certificat en Pratiques Philosophiques, nous réfléchissions à la manière nous lisons, les textes, les images, mais aussi les rapports entre les textes et les images. Pour mieux comprendre notre objet de recherche (la lecture), nous avons parcouru le bel ouvrage photographique d'Olivier Lebrun, « Lire ! ». Au fond, que faisons-nous quand nous lisons ? Dans ce livre, il est question de « *tout un peuple de lecteurs [...] dont le corps est tout entier de la partie avec la mobilité de l'œil, la tension des muscles, les changements de position, les doigts qui tournent les pages, les mimiques d'approbation, de protestation du texte...* »¹⁰. Nous avons compris comment les physiologies des lecteurs donnaient le goût de la lecture. Nous avons décidé à notre tour d'enrichir le livre de quelques-unes de nos photographies de corps en situation de lecture et d'y ajouter pour chacune un « quatrain de bouquiniste ». Fort de cette expérience nous avons cherché comment installer nos photographies et leurs quatrains. Selon quel classement ?

⁹ RODARI G., *Grammaire de l'imagination, Introduction à l'art d'inventer des histoires*, Rue du Monde, 2010, p.70 et sv.

¹⁰LEBRUN O., *Lire !*, Esperluète, 2023, p.3.

Fallait-il qu'il y ait une correspondance de couleurs ? Une ressemblance dans la verticalité ou l'horizontalité des postures physiques ? Finalement, nous avons choisi un autre système avec lequel nous vous proposons de jouer : ordonner les photographies et leur texte en tenant compte du degré d'intimité du lecteur avec son livre. Nous vous proposons donc de bouger les images selon la contrainte suivante : du plus intime au moins intime. Ce sera l'occasion de renouveler le débat philo avec vous au sujet de l'intimité aux livres.

À partir des livres suivants : RODARI G., *Grammaire de l'imagination. Introduction à l'art d'inventer des histoires*, Rue du Monde, 2010 – RODARI G. ET ALLEMAGNA B., *Les embrouillaminis des histoires de papi*, Versant sud, 2021 – PERRAULT C., GRIMM J. ET W., (auteurs) ET CONCEJO J. (illustratrice), *Le Petit chaperon rouge*, Notari, 2015 – BASTIEN E., *Il était plusieurs fois*, l'atelier du Poisson soluble, 2014 – COLOT M. ET ROGIER F., *La forêt de travers*, A Pas de Loups, 2021 – UNGERER T., *Les trois brigands*, L'école des loisirs, 2020 – LEBRUN O., *Lire !*, Esperluète, 2023 – GILOT C., *Quatrains de bouquinistes*, Cactus Inébranlable, 2023 – BEAVAIS C., *Comment jouir de la lecture ?*, Alt, 2023.

Des carnets des enfants de maternelle accompagnent cette installation.

Désordonner la nature

Tout commence avec l'histoire de Benoît, un blaireau maniaque de l'ordre et de la propreté. Il décide de nettoyer la forêt jusqu'à la recouvrir de béton. Mais la pluie tombe et le sol est recouvert d'eau. La terre est inondée. Benoît a fait une grosse bêtise !

À partir de cet album d'Emily Gravett (*Le grand ménage*), nous nous sommes demandés en ateliers avec les enfants de 1^e et 2^e année de l'école primaire des Érables et les 6^e année de l'école primaire Bonne Nouvelle, ce qu'était une nature propre et vivante. Devait-elle être ordonnée ? Quelles étaient les raisons qui permettent de comprendre que de nombreuses personnes ré-organisent la nature autour d'elles (enlever les « mauvaises » herbes, cultiver un potager, déforester...).

Ces premières réflexions nous ont conduits à questionner en profondeur la séparation humain/non-humain. Par exemple en nous demandant quelles sont nos relations avec le monde végétal¹¹ (admiration, observation, collecte, soin, promenade, jeu, dialogue, destruction, indifférence...). Quelles sont les pratiques quotidiennes des enfants dans la nature ? Changent-elles quand on devient adulte ?

¹¹Les plantes : terme général qui inclut aussi bien les arbres que les fleurs, racines, légumes, champignons, taux d'ornementation...

En prenant soin de ne pas se « faire la morale », nous avons ouvert la discussion sur les déséquilibres écologiques avec le renfort des recherches de Francis Hallé sur les organes des arbres. Les enfants ont choisi un végétal dont ils étaient proches et ont cherché à illustrer son écosystème, un milieu de vie où les êtres humains et non humains interagissent en équilibre. Le bel album de Valentine Laffitte, « Aux quatre coins du monde » nous a proposé un système graphique : les papiers découpés.

À partir des livres suivants : GRAVETT E., *Le grand ménage*, L'école des loisirs, 2016 – ADBÂGE L., *Les pins*, Cambourakis, 2023 – NORITAKE, Y., *La forêt des frères*, Actes sud jeunesse, 2025 – LIMA E., *La révolte*, La Joie de lire, 2021 – LAFFITTE V., *Aux quatre coins de rien du tout*, Versant Sud, 2020.

Une capsule sonore, un petit atelier d'écriture et des carnets des enfants accompagnent cette installation.

Questionner l'ordre des choses

Fact-checking, debunking et « décryptages » en tout genre tendent aujourd'hui à donner ses nouveaux contours à l'esprit critique, fortement obnubilé de la sorte par la désinformation. Mais une fois vérifié que l'image ou le texte qu'on a sous les yeux renvoie de manière plus ou moins fiable à la réalité, la question demeure de savoir si nous considérons cette réalité comme étant dans l'« ordre des choses » ou bien comme une configuration historique à transformer pour rendre le monde meilleur. Une série d'ateliers a cherché à remettre l'esprit critique sur cette voie en bousculant ses nouvelles habitudes le vouant à ne plus chercher, dans les informations, qu'à trier le vrai du faux.

Le désordre contre l'insignifiance

Une première ligne de travail suit l'idée que la traque du faux dans l'information ne doit pas cacher le danger plus fondamental de l'*insignifiance*. À l'heure où la privatisation et la concentration proprement inédites de l'espace médiatique – notamment par les « géants du numérique » – s'accompagne d'une « production industrielle d'insignifiance » (Anne Alombert), il importe de refaire de cet espace médiatique un espace *public*, en (se) rappelant à quel point c'est là une condition historique fondamentale de la construction comme de l'exercice de la citoyenneté en démocratie.

Des jeunes de 3^e, 4^e, et 5^e secondaires du Collège Notre-Dame de Bonlieu de Virton se sont saisis d'articles de presse écrits des quotidiens dominants. Ils ont choisi des articles qui touchent à des thématiques auxquelles ils et elles sont sensibles.

Le caviardage des articles (effectués en surimpression avec des marqueurs peintures permanents sur plexiglas) leur a permis de donner une nouvelle forme à l'article qui rendent davantage compte de *ce qui les touche* : ajouter des images ou du texte, retirer des extraits, transformer les photographies qui accompagnent les articles... Se réapproprier l'espace médiatique de la sorte en le truquant, en le modifiant, en l'altérant, c'est observer que nous ne sommes pas sensibles aux mêmes injustices et faire des médias un espace de discussion autour de nos sensibilités singulières.

Le désordre par l'usage du faux

Le faux lui-même n'est pas qu'un ennemi mais peut devenir une arme pour un esprit critique qui ne se laisse plus obnubiler par la traque de la désinformation et se remet à la tâche plus fondamentale de travailler à la révélation et à la dénonciation de ce qui ne va pas dans la perspective de construire un monde meilleur. Dans plusieurs classes et pour contrebalancer la tendance de l'époque, nous avons ainsi proposé d'expérimenter des usages du faux au service d'un esprit critique ragailardi.

Un procédé classique d'usage du faux pouvant être mis au service de l'esprit critique est le *canular* : mensonge certes, mais qui sera dévoilé et ne prétend pas dire le vrai (contrairement aux *fake news*). En grossissant les traits déplorables d'une situation ou en annonçant une fausse bonne nouvelle, les canulars sont parfois mieux aptes que les vraies « informations » à faire voir ce qui ne va *réellement* pas. Ainsi un collectif comme les Yes Men a-t-il pu se faire passer l'OMC ou créer un faux site de l'administration Bush pour « rectifier l'identité » des acteurs en question, c'est-à-dire mettre en évidence leurs méfaits de manière, disons plus intègre, qu'ils ne le font eux-mêmes...

C'est dans cet esprit que nous avons proposé aux élèves de réaliser des canulars qui feraient mieux voir les injustices bien réelles de ce monde. Des jeunes de 5^e et 6^e secondaires de l'Athénée Royal de Ganshoren ainsi que des jeunes de 3^e, 4^e et 5^e secondaires du Collège Notre-Dame de Bonlieu à Virton ont rédigé des articles de journaux qui visent à « dire le vrai » en usant du faux à la manière des articles du GORAFI, faux journal en ligne dont les procédés aisément appropriables sont comparables dans leur esprit aux canulars plus ambitieux des Yes Men. Les articles rédigés sont regroupés dans deux journaux distincts *La Nuit – le journal qui éclaire* publié à Bruxelles et *Virille-ton ? – le journal de Virton*. Tous ces articles sont des faux, vous voilà prévenus.

À partir de la brochure illustrée *Ça commence par un contrôle*, d'articles de presse de journaux quotidiens (Le Soir, La Libre, L'Avenir...), du travail de l'artiste kurde Zehra Doğan, du podcast *Au-delà vérité, mécanique des récits* de Jacques Lemaire, du film *The Yes Men* (2003) et du journal GORAFI.

Dévoiler un autre ordre en caviardant

Lors de nos premières rencontres, les enfants de 1^e et 2^e année de l'école primaire des Érables mettaient en évidence que le désordre est plus problématique pour les parents que pour bien des enfants. D'ailleurs les enfants rangent essentiellement pour faire plaisir à leurs parents, pour éviter qu'ils ne râlent ou qu'ils ne punissent. Les enfants perçoivent bien l'arbitraire des rangements quand on range en classe, d'un côté les filles et d'un autre, les garçons, ou encore, quand on range les intellos parmi les enfants à lunettes. « Qui décide de me ranger ainsi ? », s'offusquait un petit garçon à lunettes. En plus « il y a toujours des problèmes avec le rangement qu'on nous impose » remarquait une autre. Même si les enfants peuvent reconnaître qu'ordonner a des vertus : « c'est plus beau et plus confortable », « c'est utile pour s'y retrouver, ne pas se blesser et avoir plus de place ». Désordonner, c'est bien plus amusant ! Et peut-être que c'est même une occasion se jouer des codes et des conventions.

Dans les histoires qu'on a l'habitude de raconter, on s'attend à ce que les chevaliers soient sans peur, que les princesses soient « comme des roses, des fleurs fragiles dont les pétales ne résistent pas à un souffle de vent », que les filles ne pètent pas et que les garçons ne se maquillent pas. Or ce qu'on admet de commun accord (les conventions) explicitement ou tacitement à un moment donné, change. Et il y a partout des enfants et des adultes qui s'échappent, débordent ou glissent entre les mailles du filet.

Aussi les enfants ont-ils inventé leur livre mettant à jour la face cachée des rapports entre les humains et les adultes, et, entre les adultes et les enfants. A partir de rapports de dominations inversés, ils ont donné à voir, en utilisant le système du caviardage, comment les animaux regardent les humains ou comment une fois les parents couchés, le petit se sert un verre de vin et profite de sa soirée avec tranquillité.

À partir des livres suivants : BRENNAN I. ET DE LE HUCHE M., *Même les princesses pètent*, Les P tits Glénat, 2015 – SHOOK HAZEN B. ET ROSS T., *Le chevalier qui avait peur du noir*, L'école des loisirs, 1997 – DIAZ REGUERA R., *Rosalie et les princesses roses*, Talents Hauts, 2011 – MUNSCH R. ET MARTCHENKO M., *La princesse et le dragon*, Talents Hauts, 2005 – ESCOFFIER M. ET GARRIGUE R., *Princesse Kevin*, Glénat, 2018 – LE HUCHE M. ET DOLE A., *Kate Moche*, Actes Sud, 2021 – GUÉRAUD G. ET MEUNIER H., *La princesse rebelle se dévoile et La face cachée du prince charmant*, Du Rouergue, 2021.

Des carnets des enfants accompagnent cette installation

Les héros et héroïnes du désordre

De nombreuses figures incarnent l'introduction de la confusion ou la déstabilisation dans l'ordonnement des codes sociaux. Elles mettent le monde en désordre en incarnant une sortie du cadre. Ces figures populaires, fictives ou réelles, transgressent et questionnent.

Nous nous sommes demandés dans nos ateliers philo-laboratoires quelles figures (héroïques ou discrètes) incarnent aujourd'hui le désordre. À quelles conditions ces figures du désordre sont-elles transgressives ? Et génératrices de luttes collectives contre la fermeture des systèmes ? Aident-elles à nous déprendre de toute forme d'oppression, de pouvoir, de domination ? Quand les rencontre-t-on ? À quelles occasions ?

Le Carnaval est un fameux exemple d'occasion de renverser les conventions sociales tout en échappant aux représailles (grâce au déguisement !). Sans remettre l'ordre en question tout en lui permettant de se perpétuer, il a donc néanmoins une dimension éminemment subversive. Il permet de devenir un autre (identité), de se moquer et de renverser les conventions (le pouvoir, les lois, la morale), de se divertir, et par là même d'oublier sa condition existentielle. C'est donc une occasion temporaire mais intense de sortir d'un cadre assigné et d'avoir la vie que l'on n'a pas habituellement dans un moment où les interdits et les tabous sont levés.

Nous avons questionné cette fête du désordre avec les enfants de 1^{er} année de l'école primaire Bonne Nouvelle. Que connaissent-ils du carnaval ? Pris dans le cadre de cette fête collective, qu'est-ce qu'un déguisement leur permet de faire (qu'ils ne pourraient pas faire sans) ? Est-ce différent de se déguiser pour un anniversaire ou au carnaval ? À quelles conditions ?

Les enfants de 5^e et 6^e année des écoles primaire du Thier-à-Liège et des Érables ont recherché un héros ou une héroïne du désordre, pas au sens de « super-héros », mais au sens de quelqu'un qui « fait du désordre », qui questionne, qui dérange, qui refuse ou qui désobéit à un ordre en place. L'idée était de reconstruire avec les enfants les raisons pour lesquels leurs exemples étaient considérés comme héros ou héroïne de désordre, en quoi consistait ce désordre-là et comment il se faisait, quel « ordre » était dérangé.

Les exemples qui ont émergé de nos discussions varient énormément. Parmi eux, il y a le frère ou la sœur qui met du désordre dans une chambre, figure du désordre qui dérange l'ordre des objets. Mais c'est aussi des personnages imaginaires, comme Gaston Lagaffe, qui, en ne faisant pas ce qui est attendu de lui, questionne justement les traditions et les conventions, comme lorsqu'il décide de décorer un cactus en guise de « sapin de Noël ». Enfin, il y a des figures qui incarnent plutôt un désordre politique, dans différents sens du terme. Là où Rosa Parks désobéit à des lois injustes et racistes et questionne l'ordre

politique établi, Donald Trump provoque des conflits et en prenant des mesures injustes, qui mettront du désordre dans la vie des habitants du territoire américain. La question du désordre prend un relief intéressant lorsqu'elle ouvre sur celle de la justice : l'ordre qui est « dérangé » était-il juste, ou pas ? Être héros du désordre, cela ne va pas donc pas de soi, et cela peut aussi prendre des formes inattendues, notamment celle de l'expression artistique, qui a été abordée avec l'exemple de Banksy, semeur de désordre dans l'espace public pour critiquer des ordres politiques en place qu'il trouve injustes. À travers la question « Qui sont les héros et héroïnes du désordre ? », ce sont donc les concepts variés de justice, d'ordre public, de domination, de conventions, que nous avons commencé à questionner.

À partir des livres suivants : ELLCOCK S., *Éléments. Le chaos, l'ordre et les cinq forces élémentaires*, Londres, Thames and Hudson, 2024 – Sous la direction de COTTERELL A., *Encyclopédie de la Mythologie*, Parragon, 2004 – SERVANT S. ET GREEN I., *Le masque*, Didier Jeunesse, 2011 – HUMES I., *Une seule femme*, Phaidon, 2022.

Des livres et références culturelles ont aussi été amenées par les élèves, comme en témoignent les diverses illustrations présentées dans l'installation. Merci aux jeunes de l'École en couleurs et de l'Entre 2 du Mont Légia pour leurs dessins.

Des carnets des enfants accompagnent cette installation.

Inverser « l'ordre établi »

Une stratégie de désordre consiste à inverser les rôles dans les rapports de domination. On voit mieux ainsi qui sont **les « tenants de l'ordre »** et comment l'ordre tient.

Évidemment on n'inverse pas un ordre établi comme on retournerait un pantalon. Il s'agit de chercher à comprendre ce qui est institué collectivement, ce qui est normal dans un grand nombre de relations, ce qu'il se passe de manière structurelle (**« dans l'ordre des choses »**) : des animaux sont visitables dans des zoos, des enfants appartiennent à leurs parents, des femmes occupent en minorité des postes à responsabilité, des riches ne travaillent pas et exploitent des pauvres, de nouvelles polices raciales voient le jour...

Les enfants de 5^e et 6^e année primaire de l'école du Thier-à-Liège, des Erables et les jeunes de l'école en Couleurs et l'Entre-2 de l'Hôpital Mont-Légia ont questionné et réalisé quelques inversions salutaires pour donner à voir qui sont ceux et celles qui **« rappellent à l'ordre »**, pour dénoncer les dominations de classes, de genre, d'âge, de revenu, de race... qui perdurent et pour déconstruire, mettre en désordre ces logiques d'exploitation et d'exclusion, toujours à l'œuvre.

À partir des livres suivants : ATAK, *Le monde à l'envers*, Thierry Magnier, 2010 - ATAK, *Pirates Bric à brac*, Thierry Magnier, 2022 – GALERON H. ET LAFFAILLE G., *Chacun son tour*, Les Grandes personnes, 2010 – DUTERTRE S., *Images du monde et de son envers*, Seuil Jeunesse, 2005 – WAGENBRETH H., *L'univers à l'envers*, Les Grandes Personnes, 2021.

Des carnets des enfants accompagnent cette installation ainsi que quelques « Mondes Renversés », estampes populaires au XIX^e siècle.

Puni !

Punir les enfants est une pratique qui se transmet de génération en génération, comme une évidence dans l'éducation des enfants. Face aux désirs des (tout jeunes) enfants qui n'ont pas encore intégrés l'ordre de la société dans laquelle ils « débarquent », face à leurs « bêtises », la punition est une des manières de leur faire comprendre et de leur faire intérioriser les normes sociales. Gestes, cris, doigts levés... d'un être de grande taille face à un être de petite taille, sont autant de manières d'exercer une forme de violence sur des êtres rendus vulnérables. Punir, c'est aussi mettre de côté, isoler ; l'enfant ne peut plus faire entendre sa voix.

Punir est une violence qui ne s'exerce pas seulement dans l'enfance ; les adultes aussi sont régulièrement punis, en particulier pour des délits ou des crimes qu'ils commettent. La police, les tribunaux et la prison sont les institutions où s'exercent les punitions à l'âge adulte. Des penseurs dits « abolitionnistes » comme Louk Hulsman remettent en question ce système pénal et jusqu'au concept même de « crime ». Parler de « crimes », c'est court-circuiter la possibilité d'y voir d'abord une situation problématique avec laquelle les personnes en présence vont devoir composer. Dénouer les conflits fait partie de nos existences, la plupart du temps, nous y parvenons sans passer par le système pénal, il existe bien d'autres manières de faire (par des accords, des médiations, des décisions privées entre les intéressés... (HULSMAN L., « La criminologie critique et le concept de crime »).

Nous nous sommes inspirés de ces réflexions sur l'abolition du système pénal pour aborder la punition avec les enfants de l'école Saint-Martin d'Assesse. Pour l'observer de plus près, les enfants ont écrit des histoires de punition. Celles-ci sont composées en trois temps : Comment est-ce que cela a commencé (temps 1) ? Quelle est la situation problématique de départ (temps 1) qui a mené à la punition (temps 2) ? Comment la punition s'est-elle exercée (temps 2) ? Et finalement, qu'est-ce que la punition a produit (temps 3) ? Quels effets a-t-elle eus sur la personne punie (temps 3) ? Alors que certains enfants aiment les punitions (au moins certaines, comme aller au coin car cela les amuse), d'autres les détestent.

Lire ces histoires, c'est aussi se demander collectivement (adultes comme enfants) ce que nous pourrions imaginer d'autres que les punitions lorsque nous sommes confrontés à des situations problématiques. Parfois, la punition qui tombe dessus immédiatement nous empêche de voir le vrai problème de départ.

À partir de SERRES A., DUBOIS, C. K., *Puni-cagibi !*, Éd. École des loisirs, « Les lutins » (1992).

Une capsule sonore accompagne l'installation.

Subvertir

« Les hommes nous enseignent à penser comme des poules, et nous nous croyons véritablement des poules, bien que nous soyons des aigles.

Étendez vos ailes et envolez-vous !

Et ne vous contentez jamais des grains que l'on vous jette. »

(JAMES AGGREY)

Se réveiller d'un sommeil mou et se mettre à penser. Qu'y a-t-il à voir dehors ? Comment bouge la société ? Quels sont les rapports de domination qui la traversent ? L'atmosphère y est-elle respirable ? Où sont les injustices et les violences ? Qui suis-je pour y voir et pour y faire quelque chose ?

« *Je me révolte donc nous sommes* » disait Albert Camus. Nous nous instituons en tant que sujets en nous révoltant. La certitude de notre existence ne tient pas à partir du seul fait de penser comme le déclarait Descartes, mais *d'agir* contre tout ordre injuste. La révolte révèle une appartenance à l'humanité toute entière. Même si je me révolte contre une injustice ou une violence qui m'est faite, la justice que je réclame alors est une justice pour tout homme et pour toute femme. Sans quoi elle n'est pas justice, mais défense de son propre intérêt. Mais qu'entend-on par *injustice*, et par *violence* ? On voit apparaître ce qui fait tenir le cadre social quand on s'interroge sur la légitimité de la violence. Souvent qualifier une subversion de « violente » sert de moyen pour la réprimer. On doit alors se demander : Qui peut exercer une violence légitime (qu'on appelle « maintien de l'ordre ») et qui ne peut pas (qu'on nomme « menace à l'ordre public ») ? Faire appel à la subversion, c'est faire appel à la contestation et au renversement de « l'ordre établi ».

C'est se rendre sensible en agissant ensemble, pour soi et pour tous les autres. C'est affronter en sortant de la passivité et se disant comme l'écrivait Henri Michaux, « *Finis maintenant. J'interviendrai.* ».

Avec les enfants de 5^e et 6^e année des écoles primaire du Thier-à-Liège, des Érables et les adolescents et professionnels de l'École en couleurs et l'Entre 2 du Mont Légia, nous avons questionné les formes de dominations actuelles qui font tenir le cadre social : le capitalisme, le patriarcat, le racisme. Les enfants ont tenu un journal de bord où ils ont noté quelques observations et réflexions pour mieux comprendre comment ces dominations s'exercent dans le quotidien (dans les institutions, dans l'accès aux soins, au travail, à l'école, dans les médias, les espaces publics, les foyers, nos corps, etc.).

Leur point d'attention : repérer qui est abîmé, amoindri, discrédité, détruit du fait de son appartenance à un groupe social dominé ; comprendre comment cette frange de la population est rendue sans défense; et enfin observer comment elle se défend tout de même : ses stratégies et tactique de lutttes qui permettent néanmoins de résister à la domination. Mais l'appel à la subversion concerne tout le monde, peu importe où ils se situent dans le rapport de domination.

Que font les enfants, les adolescents et les adultes quand ils sont prisonniers de rapports de force et de pouvoir et qu'ils veulent s'en dégager ?

Le résultat de nos recherches en ateliers ? Trois abécédaires pour rendre compte, en mots et en dessins, des stratégies de défense et des actions de subversion quotidiennes dans la cour de récréation, dans la classe, à la maison, dans la rue... Nous avons recoupé nos observations avec des actes de résistances et de subversion historiques et contemporains, assez classiques (écrire – notamment sur les murs des slogans, manifester, changer de place , boycotter, désertter, désobéir, détourner des messages, porter un signe, enseigner, crier, filmer la police, faire la grève, occuper un espace, saboter...) et plus créatifs, inventifs (courir, se tatouer, changer de coiffure, hacker, embouteiller, éblouir, manger, rire, dormir...).

À partir des livres suivants : LE CHEVALLIER M., *Répertoire des subversions. Art, Activisme, Méthodes*, Paris, La Découverte, « Zones », 2024 – DORLIN E., *Se défendre, une philosophie de la violence*, Paris, La Découverte, « Zones », 2017 – LINDENBAUM P., *Jonquerettes et Pâquilles*, Cambourakis, 2023 – LANDSTRÖM L., *Quatre poules et un coq*, L'école des loisirs, 2004.

Quelques citations et carnets des enfants accompagnent cette installation.

Faire la révolution

« [...] La liberté d'un peuple, c'est sa capacité à ne dépendre que de soi, ce qui ne veut pas dire seulement être indépendant d'une domination extérieure mais être la source toujours renouvelée de son propre mouvement. »

(JACQUES RANCIÈRE¹²)

Marie-José Mondzain remarquait qu'au sein du cadre d'« un assouplissement généralisé des esprits et des corps, face au sommeil politique qui engourdit toutes les facultés du rêve, le sentiment du poids écrasant d'une impuissance planétaire donne aujourd'hui à certains mots une sorte d'énergie aérienne et magique. [...] »¹³. Ces mots sont : « soulèvements », « révoltes », « révolution ». Ils convoquent la mémoire séculaire de toutes les colères et de toutes les insurrections. La révolution est un appel à se lever, se dresser, se tenir debout et à avancer, ensemble. Un appel à la vie, à triompher des entraves, une rage impétueuse qui nous arrache du sol et qui nous fait entrer en lutte, en mouvement.

Et ce mouvement s'inscrit dans une histoire qui continue, même à travers les défaites. Ce mouvement couve, germe et pousse dans la violence, celle qui vise à détruire la légitimité de toutes les institutions qui prétendent exercer un commandement (« les tenants de l'ordre » et leur « force de l'ordre »). Mais chaque révolution est une répétition et une citation.

Les enfants de 5^e et 6^e année de l'école primaire des Érables ont traduit ce double mouvement (soulèvement et répétition) en gestes picturaux. Ils ont été aidés dans leur recherche par l'album « Révolution » de l'autrice et illustratrice Sara. Ils ont repris les gestes des corps qui disent « non à l'ordre établi » : la position verticale et dressée, la marche, les poings levés et l'index qui pointe, les mains qui lancent, les bouches qui s'exclament. Ils en ont repris les couleurs symboliques : le rouge et le noir. Ils ont, comme elle, déchiré des papiers à la règle pour créer une image qui dégage une impression, plutôt qu'une image qui représente un concept. Certains ont gardé un personnage leader de la révolution ; d'autres ont choisi de s'en passer. Tous ont questionné la nécessité d'une bannière, drapeau sous lequel se rassembler.

L'album a fait naître un questionnement essentiel : Les luttes d'aujourd'hui serviront-elles d'emblème pour les luttes futures ?

¹² RANCIÈRE J., *Un soulèvement peut en cacher un autre*, Catalogue de l'Exposition « Soulèvements » présentée au Jeu de Paume à Paris, publié par Georges Didi Huberman, aux Éditions Gallimard, octobre 2016, p. 63.

¹³ MONDZAIN M. J., *A « ceux qui sont sur la mer... »*, op. cit., p. 48.

À partir des livres suivants : SARA, *Révolution*, Belgique, Seuil Jeunesse, 2003 – DIDI-HUBERMAN G., *Soulèvements*, Catalogue de l'Exposition présentée au Jeu de Paume à Paris, Gallimard, 2016 – DIDI-HUBERMAN G., TRAVERSO E. ET BLANC-MARIANNE G., *Images de la politique et politique des images. Un débat*, France, EHESS, 2025 – DEPARDON R., *Images politiques*, Paris, La Fabrique, 2004.

Les représentations de la révolte contre l'ordre établi : un drapeau pour des révoltes

« De Paris à Rome, en passant par Jakarta et New York, un drapeau étonnant est apparu sur les places où se déroulent les manifestations. Avec son crâne au large sourire et son chapeau de paille à bande rouge, l'emblème issu du manga populaire One Piece est immédiatement reconnaissable et a été brandi ces derniers mois par de jeunes manifestants appelant au changement. »

(THE CONVERSATION, 28/10/2026, theconversation.com)

En début d'année scolaire, des élèves de 3^e année de l'Institut Saint-Laurent (Liège) s'étonnent : un drapeau issu d'un manga bien connu fleurit dans les manifestations. Quels sont les thèmes qui parcourent *One Piece*, manga le plus vendu au monde, composé de 114 volumes depuis 1997 et anime riche de 1135 épisodes ? Que représente, dans les mouvements populaires qui contestent l'ordre établi au Maroc, à Madagascar, aux Philippines, en Indonésie, au Népal et au Pérou, le pavillon noir de l'équipage du Mugiwara mené par Monkey D. Luffy ? Ce drapeau pirate est-il un facteur de désordre, comme semble l'affirmer le gouvernement indonésien lorsqu'il l'interdit dans les manifestations ? Les œuvres culturelles peuvent-elles inspirer des révoltes ?

S'ensuivit une belle idée d'ateliers : réaliser quelques planches d'un *manga*, en regardant autour de nous, dans notre école, dans nos quartiers, dans notre ville et au-delà, pour mettre en scène les injustices auxquelles il faudrait s'attaquer et les ordres qu'il faudrait subvertir.

Esquisses, brouillons, essais et planches finalisées sont présentés ici dans un désordre relatif comme des témoignages du parcours collectif qui a mêlé discussions, enquêtes menées dans les couloirs de l'école, recherches d'images, rédaction de synopsis et mise en dessins.

L'utopie pour penser un nouvel ordre

« Celui qui a le contrôle du passé a le contrôle du futur et celui qui a le contrôle du présent contrôle le passé »

(G. ORWELL)

La manière dont nous nous racontons l'histoire nous renvoie à un certain « ordre », et pas seulement chronologique. L'histoire, comme une discipline enseignée à l'école, se base sur l'étude de certains faits, en en invisibilisant d'autres. Par exemple, si personne ne remet en cause la conquête de *Jules César*, pour autant, nous ne savons que très peu de choses concernant les civilisations dites « barbares » de cette époque. Si se rapporter à son histoire est fondamental pour l'être humain, ne faut-il pas questionner ce rapport ? Quel genre d'histoires nous racontons-nous au juste ? Comment penser notre histoire ? Est-elle sous contrôle ? Si oui, qui en détient le pouvoir ?

Pour questionner notre thématique, nous nous sommes intéressés aux récits, en tant qu'ils ont le pouvoir de structurer la pensée humaine, de façonner nos perceptions et de mobiliser nos émotions afin de donner du sens à notre existence. Récemment, nous avons vu apparaître en manifestation quelques symboles issus de récits spécifiques, d'œuvres culturelles, comme signes de protestation : le salut à trois doigts de *Hunger Games*, le drapeau pirate de *One piece* ou encore le masque de *V for Vendetta*. Comment nos imaginaires nous permettent-ils de questionner le réel ? En quoi peuvent-ils être moteurs de révolution ?

Dans le cadre d'une formation philo-laboratoire, les participants ont été amenés à réfléchir collectivement sur nos imaginaires. Nous avons constaté que notre littérature recense massivement des univers dystopiques – la création d'un monde où nous ne voudrions pas vivre – plutôt qu'un monde utopique, dans lequel nous voudrions vivre. Il est intéressant de s'arrêter un instant sur l'utopie comme un genre littéraire puissant qui nous permet d'imaginer ce que serait le *bon lieu*. Quel genre d'histoire voulons-nous raconter ? Quel serait un futur possible et désirable ?

« L'utopie n'est pas la fuite dans l'irréel. C'est l'exploration des possibilités objectives du réel et la lutte pour leur concrétisation. Il faut croire au Principe Espérance. C'est le mouvement même de l'humanité, c'est lui qui a conduit vers un avenir meilleur, vers un monde plus humain. »¹⁴

Les participants de la formation vous proposent de plonger dans un futur possible et désirable à partir du traitement graphique du manga *One piece* de Eiichirō Oda.

À partir des livres suivants : BLOCH E., *Le principe espérance*, Libertalia, 2026 – CARABÉDIAN A., *Utopie radicale, par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines*, Seuil, 2022 – ROSAT J.-J., *L'esprit du totalitarisme. George Orwell et 1984 face au XXI^e siècle*, édition Hors d'attente, 2025.

¹⁴ Entretien avec JEAN-MICHEL PALMIER, dans *Du rêve à l'utopie*, Paris, Hermann, 2016, p.186.

Se ranger dans le désordre

Une vie humaine réelle peut-elle correspondre à la représentation idéale d'une progression ordonnée, étape par étape, où l'on engrange des expériences et s'enrichit de rencontres et d'apprentissages ? On peut en douter. Personne ne vit dans l'ordre. On saute, on recule, on fait des pas de côté et du surplace. On court, on tombe, on s'arrête, on repart.

Les élèves inscrits dans le Dispositif d'Accueil et de Scolarisation des élèves Primo-Arrivants et Assimilés (DASPA) de l'IPES de Herstal viennent des quatre coins de la planète, via des chemins parfois très sinueux, parlent souvent plusieurs langues, parfois glanées au long de leur parcours non linéaire.

L'école incarne une forme d'avancée dans la vie comme une succession de marches à gravir : de la 1^{re} à la 6^e année, du primaire au secondaire, de l'inférieur au supérieur. Pourtant, elle n'est pas vécue par tout le monde comme une évidence.

C'est autour de ce problème que ces jeunes Kurdes, Afghans, Ukrainiens, Palestiniens, Syriens... ont imaginé une fiction-miroir, l'histoire de Jamal. Pour la construire, l'alimenter et s'interroger sur la vie de ce personnage-miroir, ils ont affronté les difficultés de la langue française en alpaguant les passants autour de la gare des Guillemins, ils ont joué des saynètes pour lui donner vie et se sont interrogés sur leur propre expérience.

Jamal à l'école, fiction sonore, réalisée et montée par Karim Aït-Gacem.

Mais dans ce désordre, le monde doit offrir des possibilités de points d'appui, de repères stables, une continuité. Sans cela, il n'y a pas de sujet possible, on est en morceaux.

Le service « Cyprès » accueille et héberge des jeunes de 13 à 18 ans qui présentent une problématique psychiatrique. Là, on cherche, comme on peut, en tâtonnant, à vivre ensemble, à retisser une capacité collective d'accueillir chacun dans sa singularité, à se redonner des horizons individuels et collectifs.

Les pouvoirs publics s'inquiètent à raison des jeunes qui se trouvent dans la période qu'on nomme « âge de transition », en particulier lorsqu'ils atteignent la majorité et doivent quitter les structures de soin et d'accompagnement prévues pour les mineurs. C'est à l'occasion d'une enquête sur ce sujet, menée au sein des réseaux en santé mentale de la Province de Liège par Élise Theunissen, que le cycle d'ateliers s'est structuré, comme une préparation à sa visite. En est sorti *En Transit*, un livre réalisé par les jeunes et les travailleurs des Cyprès, à partir de leurs échanges, des retranscriptions de leurs enregistrements et de leurs illustrations. Lors de la rencontre avec Élise, le livre a servi d'objet médiateur, chacun choisissant une page comme point de départ d'une interrogation et d'une réflexion collective, en poursuivant l'espoir que cela donne ainsi à voir et à comprendre, au-delà de notre cercle, les expériences et les idées de toutes les personnes rassemblées là.

Collectif des Cyprès, *En Transit*, Dessins, textes et collages sur papier, techniques diverses, d'après HEIKE FALLER ET VALERIO VIDALI, *100 ans. Tout ce que tu apprendras dans la vie*, Seuil Jeunesse, 2019 et PARLANGE A., *Un abri*, La Partie, 2024.

Dans le cadre d'un partenariat avec la Fédération Wallonie-Bruxelles, les ateliers philo-laboratoires organisés par PhiloCité nous ont menés à nous interroger cette année sur l'ordre et le désordre.

L'exposition « **Désordre(s)** » finalise ces cycles d'ateliers philo-laboratoire où se mêlent les réflexions, créations et expériences de plus de 300 enfants et adultes.

En partenariat avec les écoles communales liégeoises du Thier-à-Liège, des Erables et de Bonne Nouvelle, l'Institut Saint-Laurent (Liège), le centre de jour pour adolescents Polaris, le service Cyprès de l'Hôpital du Petit Bourgogne, l'école en Couleurs et l'Entre-2 de l'Hôpital Mont-Légia (Liège), l'Institut Provincial d'Enseignement Secondaire (Herstal) et l'Institut Provincial d'Enseignement Secondaire (Seraing), l'Institut Saint-Joseph (Welkenraedt), l'école Saint-Martin (Assesse), l'Athénée Royal (Ganshoren), le Collège Notre-Dame du Bonlieu (Virton), l'association « Aide aux Personnes Déplacées » (Liège), et des participants à nos formations notamment au Certificat de Pratiques Philosophiques (Uliège/PhiloCité).

L'exposition est accessible du mercredi 27 mai au jeudi 11 juin à l'Espace Rencontres de la bibliothèque George Orwell de la Cité Miroir. Vernissage le mardi 26 mai 18h-20h30.

Horaires : du lundi au vendredi 9h à 18h | Samedi 10h à 18h | Dimanche 13h à 18h.
Accès GRATUIT et l'entrée est libre.

Nous remercions chaleureusement la Bibliothèque George Orwell pour son accueil en son lieu d'exposition et pour son soutien indéfectible.

Grand merci également à tous les enfants et adultes qui se sont prêtés aux jeux des ateliers philo-labo. Merci aussi à tous les encadrants, accompagnants et institutions qui les ont rendus possibles.

Ce projet bénéficie du soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

